

Manuscrit

Mani Angelic

de l'Escole

de l'Escole

de l'Escole

de l'Escole



Classical & Modern Manuscripts
of the
University of Cambridge

BIBLIOTHECA COMUNALE
FOLIGNO
VIA S. ANTONIO 10 - 01024

PARIS

MAISON MOUVON LECHEPRE
100, RUE DE LA HARPE

1986

Cependant, il gardait des partisans, surtout dans le petit peuple. La République ne rompit pas toute relation avec lui. Si abandonné que fût Grégoire XII, il comptait encore comme pape et avait une obédience; Giovanni Dominici pouvait toujours avoir quelque heureuse influence. Le 31 mai de cette même année 1408, les Florentins le sollicitaient encore, et c'était pour pourvoir au remplacement de l'évêque de Fiesole, Jacopo Altoviti, qui se mourait au milieu de cette confusion. La chose d'ailleurs n'eut pas de suite.

Les circonstances s'aggravaient. Grégoire XII avait dû quitter Lucques, où l'animosité des Florentins l'empêchait désormais de trouver un abri assuré. Il était parti fugitif, sous l'étroite garde des messagers florentins. Il faut lire dans les *Commissioni* de Rinaldo degli Albizzi, le récit poignant de cet étrange voyage, où l'envoyé de Florence est sans cesse partagé entre son devoir envers son gouvernement et sa révérence envers le Vicaire de Jésus-Christ, en le pouvoir duquel visiblement il croit. Grégoire XII s'éloigne encore, quitte les États florentins, passe à Sienne, gagne Città di Castello, car un couvent de dominicains réformés lui offre là un refuge. A la fin de cette même année 1408, en décembre, il trouvait encore accueil dans le couvent réformé de Saint-Pierre-Martyr de Rimini, sous la protection d'un fidèle ami de Dominici, Carlo Malatesta, grand *condottiere*, vaillant et lettré comme tous ceux de sa race, mais se distinguant d'eux par ses vertus et sa piété. Tout le recours du vieux Pontife semble être chez les Frères Prêcheurs de l'Observance et auprès de leurs amis.

Pendant ce temps, les Florentins, avec de nombreux appuis dans toute la chrétienté, ont résolu de mettre fin au Schisme sans l'adhésion d'aucun des

deux papes ennemis; ils provoquent la réunion du concile de Pise. Grégoire XII de son côté cherche à s'assurer la fidélité des princes restés attachés à son obédience et en particulier de Sigismond, roi de Hongrie. En janvier 1409, Dominici prescrit aux Sœurs du *Corpus Christi* de lui faire un vêtement de prêtre séculier, de curé ou de doyen, « *plebanum sive decanum* », afin qu'il gagne sous ce déguisement la Hongrie et la Pologne, où le pape l'envoie comme légat. Pendant qu'il était au loin, on proposa à Grégoire XII de le sacrifier, et à ce prix on lui offrit l'adhésion du concile de Pise. Il refusa et resta fidèle à son ami, s'efforçant lui-même, sans y réussir, de convoquer un concile à Cividale, dans le Frioul.

Le 9 juin 1409, le concile de Pise déposa solennellement Grégoire XII, et le 26 juin il élut un troisième pape, un vieux moine grec qui prit le nom d'Alexandre V. Ce fut pour la chrétienté l'abomination et la désolation prédites par l'Apocalypse. Mais nulle part elle ne retentit aussi douloureusement que parmi les dominicains. La gloire, l'honneur même de leur ordre, à travers les siècles passés, ce qui les distinguait de tous les autres et les plaçait au premier rang des serviteurs de l'Église, ç'avait été l'unité. On disait au XIII^e siècle qu'ils étaient louables pour trois choses : la première était la pauvreté, la seconde la science, la troisième la concorde. Le Schisme de 1378 les avait déjà partagés en deux troupes; ils se scindèrent en trois. Pour faire comprendre l'angoisse qui devait régner dans les couvents de la réforme, à Venise, à Foligno, à Cortona, à Fiesole, il suffit de rappeler ceci : à ce concile de Pise, que tant de pieuses âmes tinrent pour schismatique et impie, assistait officiellement le Général des dominicains de l'obédience de Rome, Tommaso di Fermo, et le jour de l'ouverture du concile, le sermon

d'inauguration fut prononcé par un dominicain éminent, Leonardo Dati, de Florence. C'était, nous dit saint Antonin, parmi tous les Frères une douleur déchirante. Tous les couvents étaient en prières, et l'on avait institué des oraisons spéciales à la Vierge Marie pour obtenir la fin des tribulations. Les Frères de Fiesole n'avaient pas vu encore le comble de l'horreur.

Le Général de l'Ordre, Tommaso di Fermo n'avait jamais été favorable à la réforme; on l'a déjà vu. Il voulut imposer à tout son Ordre, et aux Frères réformés eux-mêmes, l'obéissance du pape de Pise. Les décisions des Chapitres généraux de cette année et des années suivantes sont brèves, violentes, ne portent que de sévères condamnations contre tous les Frères qui refuseraient de reconnaître Alexandre V, puis Jean XXIII, son successeur. Tout couvent qui ne se soumet pas est dissous. Tout moine est excommunié. S'il ne cède pas dans les trois jours, il sera puni de prison pour la vie, sans pardon possible. Ces peines n'étaient pas nouvelles. Dès longtemps, le droit avait été donné au Général de faire incarcérer des Frères rebelles. Mais ce n'était pas la peur des peines corporelles qui devait le plus cruellement tourmenter l'âme des pieux jeunes gens réunis autour de l'autel de saint Dominique sur la côte du mont de Fiesole. La conscience religieuse ne connaît pas de crise plus grave. N'oublions pas qu'en faisant profession dans l'Ordre, ils avaient tous juré obéissance personnelle au Général de l'Ordre : « *Promitto obedientiam tibi magistro ordinis.* » Qu'il était grave de manquer à ce serment ! Et pourtant, ils ne pouvaient hésiter. Un serment supérieur, leur serment baptismal, les liait à ce qu'ils croyaient fermement être l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Le concile de Pise n'avait été convoqué par aucune autorité

légitime. Ce n'était qu'un « Conciliabule et non un Concile », disait-on alors.

Les moines de Saint-Dominique de Fiesole refusèrent d'obéir à leur Général. Ils restèrent fidèles à leur maître, leur saint, leur réformateur, celui qu'ils avaient vu investi, par l'autorité pontificale elle-même, de droits sur les couvents de la réforme, égaux à ceux du Général. Mais alors les terribles menaces vinrent à exécution. Le Prieur Antonio della Croce, de Milan, fut jeté en prison. Les Frères ne cédèrent pas. Dans l'incertitude des sombres heures du Schisme, les âmes avaient pris l'habitude, malgré tout, de chercher elles-mêmes leur voie. Le soir de l'arrestation de leur Prieur, les moines se réunirent : ils prirent leur parti; dans la nuit, au plus fort des ténèbres, ils quittèrent le couvent sans bruit, et, murmurant sans doute dans leur cœur les prières que l'Eglise leur avait apprises pour les dangers des voyages, ils prirent la fuite.

Cette fuite, cette douleur, cette épreuve que Dieu voulut, marquent les débuts de la vie religieuse aussi bien de saint Antonin que du bienheureux Angelico. Quoi que l'on puisse penser des événements qui les conduisirent à une décision aussi grave, on est bien assuré du moins que le mouvement de leur cœur fut pur, généreux et profondément catholique. Il nous importe seulement que les pieux religieux qui avaient fui de Fiesole aient pu légitimement se considérer comme des disciples obéissants de l'Eglise, des fils soumis de saint Dominique, de bons serviteurs de la paix et de la vérité chrétienne. Or, cela est certain. Ce qu'il nous suffit de croire, le voici : Frà Giovanni marchait dans la voie de l'exil par obéissance à un chef qu'il croyait investi d'un pouvoir légitime; il marchait comme un bon religieux; il continuait à

suivre l'appel qui l'avait amené à la porte du couvent, et ce n'était pas une raison pour refuser de suivre plus loin son maître, que de le voir soumis à la raillerie, à l'injure, à la calomnie, à tous les maux que Jésus a annoncés à ses fidèles serviteurs. Il marchait dans la nuit et il marchait dans l'exil, avec la confiance, l'enthousiasme, la joie, la bonne volonté qu'il a su dans la suite nous exprimer si complètement par de vives images. Il loua le Seigneur, sans doute, de cette épreuve, et il eut raison, car au moyen même de cet exil, la Providence allait ouvrir à ses yeux et à son âme un nouveau trésor de beautés et de vérités.

CHAPITRE V

FOLIGNO ET L'OMBRIE

I

Ils étaient partis tous ensemble, nous dit la Chronique de Fiesole, et aucun n'était resté en arrière. C'est qu'ils craignaient une chose par-dessus tout : « participer à la *souillure* du Schisme ». Ils étaient partis la nuit, et ils multipliaient les précautions et la prudence pour que leur marche restât secrète et que leur éväsion ne fût découverte de personne. Ils redoutaient grandement en effet « qu'on ne les arrêtât en route ». Dieu les protégea. Bientôt ils se virent loin des murs de Florence, non en sécurité, car la contrée était ravagée par la guerre, mais hors du danger immédiat. Ils devaient être, pour ce que nous pouvons savoir, au nombre de douze ou quatorze. Saint Antonin dit qu'ils « marchèrent avec leur prieur ». Il faut donc croire que d'une façon ou d'une autre Frà Antonio della Croce avait pu sortir des prisons de Florence et rejoindre les Frères fugitifs. Leur couvent bien-aimé, lorsqu'ils le quittèrent, n'existait pas depuis plus de trois ans.

Où pouvaient-ils diriger leurs pas, sinon vers la maison où ils avaient tous passé l'année de leur noviciat, vers le couvent de Saint-Dominique de Cortona ? Ce refuge devait être fermé pour eux. Lorsqu'ils appro-

chèrent de Cortona, ils apprirent que la ville était assiégée par le roi de Naples Ladislas. Ce malheur nouveau était encore causé par le Schisme. Toutes les ambitions, en Italie comme au dehors, grandissaient par le malheur des temps. Les adversaires de Grégoire XII, pour obtenir et garder l'appui du roi de France, avaient soutenu Louis d'Anjou son neveu, qui revendiquait sur le royaume de Naples les droits séculaires de sa famille. Grégoire XII, par contre, n'ayant plus d'appui en Italie que Ladislas, lui avait tout cédé en fuyant Rome.

Le jeune roi de Naples était né pour profiter avec hardiesse du désordre et de la confusion de ces années étranges, où, parmi les allées et venues des papes et des rois, les peuples ne savaient plus à qui se vouer. C'est un soldat et un chef de soldats, grandi au milieu des dangers. Que rêve-t-il, ayant Rome en sa main ? Il se voit maître de toute l'Italie. Il part de Rome le 26 mars 1409, avec 14,000 cavaliers et 15,000 fantassins. Il a marché d'abord sans encombre jusqu'à Pérouse, qui s'est rendue à lui. Mais ce fut la fin de sa fortune; Sienne lui ferma ses portes; Arezzo lui résista avec l'appui des Florentins, et la seule ville qu'il put réduire, après Rome, au cours de cette campagne, fut la petite Cortona. Il arriva devant elle avec des troupes décimées déjà par la guerre et la fièvre. Les peuples qui l'avaient d'abord pris pour un César, commençaient à se moquer de lui et l'appelaient le pillard de moissons, *guastagrani*. Il était bon, non à vaincre les citadelles mais à faire peur tout au plus, avec ses fourrageurs vagabonds, aux pauvres paysans à travers les campagnes.

Le 11 mai, il occupe quelques villages autour de Cortona et cerne la ville; le 30 juin, il la prend. Or nous savons formellement que les moines fugitifs arri-

vèrent devant Cortona alors que le siège durait encore : ce fut donc *avant* le 30 juin. On voit dès lors quelle fut la rapidité brutale des événements. Le pape de Pise avait été élu le 26 juin au matin. La nouvelle en fut vite répandue : on nous dit qu'avant midi un sergent d'armes la proclamait à Lucques. Il est possible qu'on l'ait apprise à Florence dans la soirée. Il faut donc croire que deux jours ont dû suffire aux religieux de Fiesole pour apprendre l'élection, recevoir sommation, en délibérer, voir arrêter le Prieur et marcher vingt-cinq lieues. Je suppose qu'ils se mirent en route le soir du 27, et arrivèrent le 29 au pied du mont de Cortona.

Le couvent de Cortona se fermait encore devant eux. Ainsi, chassés de maison en maison, comme leur divin maître l'avait été dans la nuit d'hiver de Bethléem, exilés dans l'exil même, les dominicains de Fiesole reprennent leur course fugitive.

Au bas de la côte de Cortona, au pied même des monts que Tite-Live appelait déjà Cortonais, passait au moyen âge la grande route d'Arezzo à Pérouse. Elle se bifurquait là-même, un rameau passant par les cols de la montagne, l'autre dans la plaine, le long du lac Trasimène. Il est probable que les exilés choisirent cette route-là; le nom des lieux occupés par les troupes napolitaines nous indique qu'elles avaient laissé la plaine à peu près libre. Que tous les dévots de Frà Angelico y songent, lorsqu'ils chemineront le long de la rive grave et douce du lac ombrien. Il y chemina lui aussi avec Benedetto son frère, Antonin son ami et les autres moines. Ils priaient et marchaient, semblables aux premiers Frères Prêcheurs, qu'avait loués Jourdain de Saxe, « bons piétons volontairement pauvres, — *pedites sine expensis in voluntaria paupertate* ». Et quand, au bout du voyage, ils

trouvèrent enfin une porte ouverte, des visages amis, des robes blanches, une demeure hospitalière et un refuge, nous savons aussi quels sentiments remplissaient leurs âmes. Car Frà Giovanni nous l'a dit. A San Marco, dans le cloître (personne sans doute ne l'a oublié) on voit Jésus-Christ sous les habits d'un pèlerin : il a la corde aux reins et à la main le bâton mystique ; il est doux et humble, il sourit ; deux Frères de saint Dominique lui tendent les mains, l'accueillent au monastère. — En peignant ces célestes images, j'imagine que Frà Giovanni dut avoir présents à la pensée les souvenirs de sa jeunesse, la fuite, l'exil, les saintes hospitalités.

Ils avaient laissé derrière eux le lac Trasimène, Pérouse, Assise. Ils avaient descendu l'admirable vallée du Tibre, puis l'avaient quittée un peu pour remonter un des affluents, le Topino, jusqu'à ce qu'ils trouvassent la ville de Foligno, au pied de ce même rameau de l'Apennin ombrien qui forme, au-dessus d'Assise, le Subasio.

A Foligno, ils étaient assurés de trouver un refuge. Ils ne marchaient point au hasard. La main de leur maître Giovanni Dominici les guidait de loin. Il leur avait certainement désigné les lieux où un bon accueil leur serait réservé en cas de danger. Il les confia à un ami et à un fidèle compagnon, à un partisan de Grégoire XII, l'évêque de Foligno, Federico Frezzi. Nous l'avons rencontré à Pise dans le premier groupe de la réforme en 1380. Il était naturel que Dominici lui adressât ses Frères errants. Certaines circonstances permettraient même de croire que Frezzi les avait appelés lui-même. On va s'en assurer. Depuis le temps où il était prieur à Pise, Frà Federico Frezzi avait passé quelques années à Bologne, puis était revenu en 1395 comme prieur à Foligno, qui était sa pa-

trie de naissance et de profession religieuse. Il remplit ensuite les fonctions de Provincial de son Ordre, et se vit enfin nommer, en 1403, par Boniface IX, évêque de Foligno. Convoqué en cette qualité en 1409 au concile de Pise, il ne s'y rendit que pour soutenir les droits de Grégoire XII contre un concile irrégulièrement convoqué. Il dut quitter Pise lorsque le concile eut décidé de déposer Grégoire XII et de nommer un nouveau pape. Il regagna alors son diocèse, et la route qu'il devait suivre le faisait passer presque forcément à la porte de ses Frères persécutés de Fiesole. Il paraît bien vraisemblable qu'il y entra, qu'il leur parla, ou leur fit tenir du moins quelque message, qu'il leur donna rendez-vous dans sa ville épiscopale, dans ce couvent de Foligno où il avait lui-même assuré et poursuivi l'œuvre de la réforme.

Si l'on pouvait douter que l'Angelico se soit trouvé à Foligno avec les moines de Fiesole, un détail assez curieux aiderait à dissiper ce doute. Avant même les travaux du Père Marchese et sa précieuse découverte, on disait à Foligno, et la tradition locale affirmait que Frà Angelico avait vécu et travaillé dans le couvent des dominicains de la ville ; on y montrait même sa cellule. De pareilles traditions ne sont pas rares dans les petites villes italiennes ; elles ne témoignent souvent que du patriotisme municipal et du désir bien naturel à tous les Italiens de s'approprier quelques rayons des gloires nationales. Mais nous avons ici, pour une fois, la preuve qu'une pareille légende peut être confirmée par les faits. C'est un point qu'a très ingénieusement mis en lumière l'excellent historien de l'Ombrie, Mgr Falocci Pulignani.

L'Angelico a vécu à Foligno. Il est certain que ce séjour est de grande importance pour la formation de son art et de son esprit. Il faut pour s'en rendre

compte savoir dans quel milieu il s'y trouvait. Nous en avons dit déjà assez sur l'évêque de Foligno pour montrer qu'il était un pieux et zélé dominicain de l'Observance, attaché par-dessus tout à l'orthodoxie romaine, persuadé que cette orthodoxie était gardée par le pape Grégoire XII, et violée par le concile de Pise. Au retour de Pise, et dans ce couvent même de Saint-Dominique où il établissait les fugitifs de Fiesole, Frezzi créa une *Académie du Concile*, sous l'invocation de saint Thomas d'Aquin. On devine l'importance et le but d'une pareille institution en un pareil moment et quel dut en être le retentissement dans l'âme troublée mais énergique des religieux réunis à Foligno. Il ne faut pas penser que pût y être indifférent le jeune dominicain, qui, à sa manière, devait se consacrer tout entier à la glorification des doctrines de saint Thomas. Dès son enfance à Florence, dans les mémorables peintures que les frères de Santa Maria Novella avaient fait exécuter dans la chapelle de leur cloître nouveau, il avait contemplé la représentation sensible du triomphe de saint Thomas, salué par les vertus célestes, soutenu par les sciences et les arts, foulant aux pieds Averroès, Arius, Photius, l'athéisme, l'hérésie et le schisme. Semblable était l'œuvre qu'il retrouvait vivante à Foligno, dans l'Académie thomiste du Concile, sous la direction d'un vénérable évêque dominicain.

L'évêque Frezzi était septuagénaire. Il était renommé pour sa piété et passait pour un grand pénitent, tout dévoué à racheter les fautes d'une jeunesse mondaine. Mais c'était aussi un des hommes savants et lettrés de l'Ordre. Il était docteur en théologie, et avait longtemps enseigné comme « Lecteur », en particulier à Bologne c'est-à-dire dans le centre le plus important des études dominicaines en Italie.

Mais ce n'est pas tout : il était poète, et poète en langue vulgaire, ce qui devenait rare, même en Ombrie, à une époque où la langue latine envahissait tout. Sa grande épopée allégorique « les Quatre Royaumes », nous mène tour à tour au royaume humain de Cupidon, fils de Vénus et père du Péché, puis au royaume infernal de Satan, enfin au royaume des Vices, et par celui des Vertus jusqu'au seuil du Paradis. Ce poème si curieux appartient à un type semi-savant, semi-populaire issu de la *Divine Comédie* et des *Triumphes* de Pétrarque. C'est une poésie allégorique toute voisine de la peinture, où les idées les plus immatérielles trouvent sans cesse leur expression dans les formes de la nature. Il n'est pas douteux que de pareils récits aient fait le charme des religieux du couvent de Foligno, puisque c'est pour Foligno même que leur hôte et leur évêque les avait composés.

Le *Quadriregio* était dédié au seigneur de Foligno Ugolino Trinci, grand ami de l'évêque Frezzi et des dominicains réformés, protecteur bienveillant des Frères exilés. La cour des Trinci dont Mgr Falocci a raconté la pittoresque histoire, est un centre littéraire et artistique important. Au moment où nous sommes, les Trinci gouvernaient Foligno depuis cent ans environ ; ils s'étaient emparés du pouvoir au début du xiv^e siècle par la volonté populaire, et sous la protection du Saint-Siège apostolique, après les longues dissensions politiques qui avaient auparavant divisé la ville. Dire cela, c'est raconter l'histoire d'un grand nombre de villes italiennes au xiv^e et au xv^e siècle. Partout, à la faveur du désir de paix qui dominait tous les esprits, après les cruels désordres, des tyrans, plus ou moins doux ou féroces, avaient fondé des dynasties plus ou moins contestées, plus ou moins troublées de révoltes et d'assassinats. Les Trinci se

distinguent de beaucoup d'autres par un trait rare, c'est qu'ils furent pour la plupart bons, pieux et honnêtes, judicieux dans leur gouvernement, amis de leur peuple et amis de la paix. Ils avaient toujours été de fermes soutiens du Saint-Siège, et fidèles partisans, pendant le Schisme, des papes romains. Lorsqu'Egolino Trinci termina en 1406 son magnifique palais, il eut soin d'affirmer son loyalisme dans l'inscription en vers latins barbares qu'il en célébrait la construction : il l'avait commencée, disait-il, sous Urbain VI, et finit sous Grégoire XII.

C'est pourquoi l'évêque Federico Frezzi, l'ami de Dominici, louait les Trinci pour leur foi et leur fidélité. Les Trinci étaient eux aussi des disciples dévots de Catherine de Sienne. L'infatigable Benincasa avait correspondu avec eux, les avait encouragés, repris, conseillés. Elle avait écrit une de ses lettres les plus imagées et les plus touchantes à une jeune veuve de leur famille, dont l'époux avait péri à la fleur de l'âge, en guerre. On y lit cette phrase, qui paraît comme une image symbolique détachée de quelque peinture siennoise du XIV^e siècle : « Ma sœur, dit la sainte à la veuve, la vertu de Patience est une Dame souveraine; elle est toujours victorieuse et elle n'est jamais vaincue! »

Foligno était pour les moines de Fiesole un milieu favorable et ami; ils y restèrent cinq ans, de 1409 à 1414. A vrai dire ils n'y séjournèrent pas tous continuellement. Des documents découverts à l'Académie de Cortona par le savant historien de la ville, M. Girolamo Mancini, ont prouvé que durant ces mêmes années saint Antonin et plusieurs jeunes Frères allèrent passer un certain temps à Cortona. Cortona n'est pas loin de Foligno; c'était un centre d'études offrant plus de ressources que Foligno pour la formation dé-

finitive des jeunes moines récemment profès. Les relations d'ailleurs entre les deux couvents réformés devaient être fréquentes. J'admettrais volontiers que Frà Giovanni et son frère firent dès lors à Cortona quelque séjour avec saint Antonin. A vrai dire on ne trouve pas leur nom dans les documents cortonais; mais ce n'est pas là une preuve définitive. La question reste obscure. La possibilité d'un séjour temporaire à Cortona ne change rien d'ailleurs aux renseignements qui nous importent. Elle ne fait qu'établir mieux, au contraire, la certitude du séjour à Foligno. En effet les documents cortonais nous informent que saint Antonin et les quelques Frères de Fiesole qui allèrent de Foligno à Cortona n'y restèrent pas longtemps. Ils quittèrent Cortona en 1411, parce qu'elle s'était soustraite à l'obédience de Grégoire XII, et que les bons disciples de Dominici ne pouvaient supporter cela; ils retourneront à Foligno rejoindre le gros du troupeau de Fiesole. Quelle que soit donc notre incertitude sur les allées et venues de quelques moines entre Cortona et Foligno, nous avons la preuve que, soit en 1409, soit en 1411, tous les moines de Fiesole furent fermement établis à Foligno.

II

Nous nous arrêterons donc un peu. Frà Giovanni a terminé son noviciat en 1408. Il a continué sa formation monacale quelques mois à Fiesole. Il la reprend à Foligno après une brutale interruption. Il a vingt-deux à vingt-quatre ans. Il faut nous représenter quelle pouvait être pour lui la vie pendant les premières années qui suivirent son noviciat. Le couvent qu'il habite a été fondé en 1285 par un dominicain,

évêque de la ville, Frà Paperone de Paperoni, et approuvé par le pape Honorius IV. Il est situé dans l'intérieur de la ville. C'est un couvent réformé; notre jeune moine doit donc y suivre les règles de vie établies par les lois dominicaines. Or nous savons exactement quelles sont ces règles.

Les jeunes religieux sont désignés comme « *professi novelli non sacerdotes*, — nouveaux profès non prêtres » ou bien « étudiants ». La période qui commence pour Frà Giovanni est celle des études. Il ne faut pas croire que rien, pas même sa profession de peintre, pût l'en dispenser. Aucune dispense de ce genre ne pouvait être accordée. Tous étaient tenus aux études, — tous sans exception, « *universos et singulos* ». Frà Giovanni aurait pu vivre dans l'Ordre, et y pratiquer son art sans s'adonner aux études; d'autres l'avaient fait avant lui; mais en qualité de Frère Convers. Car on rangeait en principe et d'autorité parmi les Frères Convers, tous les religieux qui pour une raison quelconque n'avaient pu s'appliquer aux études et y devenir « suffisants ». Frà Angelico est sans doute le seul peintre qui soit devenu religieux de chœur et prêtre. Il fut donc d'abord étudiant, et pendant le temps qu'il le fut, rien ni personne, d'après les principes de l'Ordre, ne devait le détourner des études.

Pendant les deux premières années le maître des étudiants devait l'initier d'abord à la connaissance de l'Ordre, de la règle, des usages, et surtout de l'office divin, auquel on ajoutait certaines pratiques qui y étaient nécessaires, telles que le chant religieux et « le jeu des orgues ». Mais en même temps le maître s'enquerrait avec soin de tous les défauts d'instruction première qui pouvaient avoir échappé à l'attention au moment de l'admission au noviciat. Il fallait avant

tout éviter cette inconvenance que des Frères commençassent à étudier la philosophie et la théologie qui n'auraient pas su la grammaire, qui n'auraient pas compris le texte de la sainte messe et n'auraient pu chanter au chœur. Aussi y avait-il dans tous les couvents des maîtres de grammaire. C'était indispensable. Pour devenir prêtre, un religieux devait savoir « parler la grammaire » c'est-à-dire « parler latin »; c'était un *minimum*. Le latin parlé des couvents et du clergé n'était pas cicéronien, cela va sans dire. Mais encore, le fallait-il posséder couramment pour les offices, les lectures et aussi pour le travail de la copie des manuscrits. Les Sœurs dominicaines elles-mêmes, celles du *Corpus Christi* de Venise par exemple, savaient fort bien le latin. A plus forte raison les Frères. Frà Giovanni le savait, il n'en faut pas douter. On a montré récemment, à propos d'une de ses peintures de l'*Annunziata* à Florence comme il était capable de commenter le texte de l'Écriture et celui des homélies de saint Grégoire. Il est certainement l'auteur des épigraphes naïves en vers léonins ou en prose, qui sont inscrites sous certaines de ses peintures.

Après les deux années préparatoires, les études proprement dites commencèrent. C'était en principe le cycle complet, tel que l'entendait le moyen âge, et qui correspondrait à ce que nous appelons enseignement secondaire et supérieur, la suite des Sept Arts libéraux coordonnés dans le cadre traditionnel du *Trivium* et du *Quadrivium*. Il est peu probable que de pareilles études aient pu se poursuivre au complet dans chaque couvent. Les Frères exilés de Foligno n'avaient à leur disposition que leurs propres ressources scolaires, peut-être celles de Cortona. Ils ne pouvaient recourir à ces grands couvents spécialement insitués pour l'enseignement et que l'on nommait *studia*. Mais on

ne peut croire qu'ils fussent pour cela dispensés d'étudier.

Par la force des choses, la réforme de Raymond de Capoue détourna quelque peu le cours régulier des études. Il ne fut plus possible d'exiger la même science, ni d'envoyer les jeunes moines dans ces Universités véritables qu'étaient les *Studia generalia*; car là justement sévissaient les maux que la réforme avait pour but de combattre, le relâchement de la règle, l'orgueil mondain, la vanité littéraire et l'ambition. De plus, les circonstances mêmes, les malheurs des temps, les fuites, les exils, dont nous avons vu un si tragique exemple, troublaient forcément la suite des études. Mais il ne faut pas s'y tromper ni croire, comme on l'a dit, que la science dans l'Ordre réformé avait cédé devant l'ascétisme. Pas un des moines que nous voyons paraître autour des réformateurs n'est un illettré. Nous aurons à voir plus tard ce qu'il y a lieu de penser de la prétendue ignorance de Dominici. Son fils spirituel saint Antonin était un des hommes les plus instruits de son temps.

Je parle moins ici d'ailleurs des études classiques que des études dominicaines en elles-mêmes. Il est certain que d'une façon ou d'une autre et pour le mieux, pendant même les années les plus éprouvées, les maîtres ès arts et les docteurs en théologie, qui ne faisaient pas défaut dans les couvents réformés, ont institué un cours d'études. La règle l'exigeait. Les études étaient nécessaires et leur méthode était constante. Les dominicains devaient se former l'esprit *legendo*, c'est-à-dire en écoutant des *leçons* sur les Pères et les textes saints; *studendo*, c'est-à-dire en apprenant par cœur; et enfin *disputando*, c'est-à-dire en s'exerçant à la parole par des discussions scholastiques. Poursuivre les études à l'intérieur même des cou-

vents n'était pas absolument une innovation dans l'Ordre. De tout temps, malgré les variantes qui existaient entre les différents monastères, tous sans exception étaient dans une certaine mesure des établissements d'instruction. Ils avaient des salles de cours et des salles de récréation, une année scolaire régulièrement établie. Tout couvent devait avoir « un lecteur » d'Écriture Sainte. Et il ne faut jamais avoir lu un document dominicain pour ignorer combien ces « lecteurs » étaient hauts personnages et tenus en honneur.

Il n'y a pas lieu de penser que l'esprit de la réforme dominicaine fût de laisser négliger la règle des études. Le contraire serait plutôt vrai. La décadence générale de l'Ordre au xiv^e siècle avait gravement atteint les études. La nécessité de les restaurer est un des points sur lesquels avaient le plus insisté les réformateurs. Car la science est nécessaire par-dessus tout aux Frères Prêcheurs. Ainsi Catherine de Sienne elle-même avait compris la destinée de l'Ordre; elle avait reçu dans une vision la révélation claire que « la barque de Dominique » sert à la gloire de Dieu et au salut des âmes « par la lumière de la Science ». Ses premiers disciples acceptaient le même principe. La bienheureuse Clara de Pise recevait de son confesseur Fra Domenico Pescioli l'avis suivant : « Que personne ne puisse vous entraîner à négliger les études. » Car, disait-il, « le loisir du cloître, sans l'obligation des études, c'est l'ensevelissement de l'homme en pleine vie ». Et il ajoutait : « N'oubliez jamais ceci : bien peu dans notre Ordre, sont devenus des Saints qui en même temps n'aient pas été des savants. » Il en appelait aux constantes traditions de l'Ordre : « C'était la règle de nos pères qui ont fondé l'ordre : enseigner, mais d'abord apprendre! » De très bonne heure en effet on

remarque chez les Frères Prêcheurs la préoccupation de ne relever d'aucune école théologique, mais d'être eux-mêmes une école. L'Ordre était alors éminemment scholastique et recruté surtout parmi la jeunesse des écoles. Sa destinée est mêlée pendant des années à celle de l'Université de Paris. Au XIII^e siècle, le cardinal Jacques de Vitry l'appelait une « sainte et vénérable congrégation d'écoliers ».

A la même époque, le grand écrivain symbolique Humbert de Romans écrivait dans un livre sur l'*Instruction des Frères Prêcheurs* : « Encore qu'il soit avantageux à tous les religieux d'étudier, cependant c'est un devoir qui incombe surtout aux Frères Prêcheurs. » Il fixe d'après saint Bernard les règles de la vraie et de la fausse science. « Il en est, dit-il, qui veulent savoir, afin seulement de savoir, — et c'est honteuse curiosité. Il en est qui veulent savoir, afin de vendre leur science pour de l'argent, pour des honneurs, — et c'est un honteux profit. Mais il en est aussi qui veulent savoir pour édifier, — et c'est charité. Et même, il en est qui veulent savoir afin d'être eux-mêmes édifiés, — et c'est prudence. »

En charité, en prudence, de tout son cœur et de toute son âme le jeune dominicain devait aspirer à la science. Il faut bien le croire attaché tout entier à sa règle, aux obligations de son serment de profession. Or, l'étude faisait partie de ces obligations : « *De eorum professione est studium.* » Si l'on veut comprendre le langage figuré des peintures de Frà Giovanni, il faut le voir attaché tout entier aux études de son Ordre, avant tout à l'étude de la théologie.

La théologie, au moment où je parle, c'est le Thomisme et ce n'est plus que lui. Il est le résumé de toute la science et de toutes les études. Thomas les a condensées, résumées, classifiées; il est le premier qui

ait tenté de faire de toutes les connaissances humaines, une vaste encyclopédie, tentative où les temps modernes devaient tant se complaire, mais qu'il couronnait et vivifiait, quant à lui, de la science de Dieu. A partir du milieu du XIV^e siècle, l'autorité de saint Thomas cesse d'être contestée; il n'est plus « le bœuf muet de Sicile » un instant raillé de tous, et même condamné. Son autorité est appuyée de celle même de l'Église. En 1369, le pape Urbain V a ordonné dans une bulle expresse aux dominicains de « suivre comme véritable et catholique la doctrine du bienheureux Thomas, et de s'efforcer de tout leur pouvoir à la répandre ». A l'heure où nous sommes, dans les textes dominicains, on dit presque indifféremment étudier en théologie, ou « en la doctrine de Frère Thomas ». C'est de la doctrine de Frère Thomas que se pénètre Frà Giovanni et, suivant les ordres du pape, il va s'efforcer de tout son pouvoir à la répandre.

En même temps, il apprend à connaître l'histoire et les gloires de l'Ordre. Aux grands noms dominicains qu'il avait pu entendre en Toscane, l'Ombrie en ajoutait quelques-uns, et non des moindres. On a dit qu'il avait, dès cette époque, peint à Pérouse. Nous n'en pouvons rien savoir. Mais nous imaginons bien ce que pouvait dire à ses yeux la vieille ville guelfe, où cent ans avant était mort un saint de son Ordre et un pape réformateur, Benoît XI, qui y avait cherché, dans le couvent de saint Dominique, un refuge pour lui et pour les trésors et la bibliothèque de la Sainte Église Romaine.

Frà Giovanni passe ses années d'exil. Ce sont des années de recueillement profond. Il vit dans l'austérité voulue et aimée de la règle, avec son simple costume, « la cape et le capuce brefs et étroits », comme le



veut la stricte discipline, « sans aucune recherche ni superfluité ». Il a auprès de lui Antonin, pour aimer avec lui la règle du silence. C'est Antonin qui a dit : Jean-Baptiste, le premier prédicateur du Christ, est né d'un père muet. « Le silence est le père des Prêcheurs, — *pater prædicatorum*. » Il se tait, il écoute, il voit.

III

Son œil de peintre s'enrichit de visions nouvelles. C'est l'Ombrie toute débordante de poésie. L'Ombrie est différente de la Toscane, moins intime peut-être, et plus grandiose. L'inspiration naturelle y est plus religieuse encore. En face de ces coteaux aux lignes douces, en face de ces horizons qui s'étagent le soir jusqu'à l'infini, il semble que toutes choses soient célestes. Cette beauté spéciale donnait depuis deux siècles l'inspiration à une charmante poésie en langue vulgaire, — poésie très simple et très populaire, religieuse avant tout, où les pensées de piété trouvent leur expression en des images plastiques et naturelles. De là ces poèmes si spéciaux, les *Laudi*, louanges du Christ, de la Vierge, des Anges et des Saints, chants de joie et de tristesse, de bénédiction et de repentir, ici sublimes, et là naïfs comme un bégaiement d'enfant. Ils sont toujours intraduisibles, ces vers dorés, à la rime vive et au rythme dansant; c'est à travers les âges une délicieuse et unique chanson, la chanson franciscaine, celle du *Cantique des Créatures*. Frà Angelico retrouve ici de tout près la pensée de saint François, qui a bercé son enfance et dont l'influence sur sa propre pensée paraît si évidente.

L'œuvre de saint François pouvait être très différente

de celle de saint Dominique aux yeux de penseurs comme Dante. Aux yeux des simples et du peuple, elles se ressemblaient, car, si je puis dire, leur plastique était toute pareille. Les dominicains réformés d'ailleurs vénéraient d'un culte spécial saint François. Ils pouvaient se rappeler qu'Humbert de Romans, quand il était Général des dominicains, avait signé avec Jean de Parme, Général des Mineurs, une charte où ils affirmaient l'union des deux Ordres. On considérait les Frères Prêcheurs et les Mineurs comme les deux branches des Ordres mendiants et l'on disait : « Ce sont les deux candélabres qui brillent devant le Seigneur, le chérubin plein de sagesse, le séraphin brûlant de charité, criant ensemble et sans cesse : *Sanctus Dominus Deus Sabaoth!* » Frà Angelico, assurément, aima au-dessus de tout son Ordre. On a remarqué que bien naïvement, lorsqu'il peignait l'Enfer et y plaçait, suivant l'usage, quelques religieux, il ne les choisissait pas parmi les dominicains. Mais il ne faut pas en tirer de conséquences excessives. On sait de quel cœur il a peint saint François, saint Bonaventure. Il était digne de comprendre le baiser mystique de saint François et de saint Dominique.

La poésie franciscaine des *Laudi* a fleuri aussi parmi les saints dominicains. Giovanni Dominici composait des *Laudi* sur les mélodies que chantaient au passage les Pénitents blancs. Catherine de Sienne avait écrit aussi des *Laudi*, à l'exemple des vénérables personnages qui avaient vécu à Sienne avant elle. Mais sa prose aussi, et toutes ses paroles, ont la couleur et l'harmonie de la poésie populaire franciscaine. Son génie en développe la beauté. Son âme, après les contemplations et les extases, se répand en paroles délicieuses, en images gracieuses. Cette admirable femme semble avoir découvert le langage et l'image propres

à rendre vivante aux hommes la vérité qu'elle possédait en son âme. Toute semblable me paraît avoir été l'œuvre de Frà Angelico, fils et disciple de Catherine. L'historien vénérable de la sainte, le cardinal Capecelatro, a bien aperçu le lien qui attache la Benincasa à Frà Giovanni. « L'un et l'autre, dit-il, vaincus par l'amour de Dieu, ont cherché de toutes leurs forces à exprimer la beauté divine, l'une par la parole, l'autre par le pinceau. Il y a telle expression dans leurs œuvres qui ne peut venir que de charité! »

Il est naturel et doux de les rapprocher. Chez l'un et l'autre, la théologie thomiste conduit à la contemplation, et en ce moment unique de l'histoire des âmes, la contemplation trouve son expression dans les formes populaires et de la langue italienne, et de la peinture, qui est une langue aussi. Dominicini et Catherine sont des théologiens qui parlent et chantent. Frà Angelico est un théologien qui peint.

Dans sa grave Chronique, saint Antonin a conservé le souvenir bien présent des choses ombriennes et du séjour de Foligno. On y cherchera surtout le récit de la mort du seigneur Trincia de' Trinci, l'époux de la jeune veuve que consolait sainte Catherine. Antonin se souvient d'un saint homme, Tomasuccio, mort vers 1400 et vénéré à Foligno, qui avait prédit à Trincia sa mort violente par un signe et par un miracle, en tenant dans le pan de sa robe des charbons enflammés. Tomasuccio chantait en vers fort simples le passé et l'avenir des hommes. Il avait raconté, dans un poème qui nous est parvenu, les splendeurs du Paradis et la joie des élus. Est-il téméraire de penser que Frà Angelico connaissait ses chansons? Il ne faut pas oublier surtout que Foligno est éloigné de quelques lieues à peine de la ville de Todi, la patrie du grand poète des *Laudi*, Frà Jacopone, dont la re-

nommée remplissait alors encore toute l'Ombrie. Dès longtemps, on a remarqué que la fameuse chanson de Frà Jacopone sur le Paradis fait songer d'avance à la danse des anges et des élus, que Frà Angelico a peinte dans son *Jugement Dernier* de Florence :

« Une ronde se fait au Ciel — de tous les Saints en ce jardin; — en cette ronde vont les Saints, — et les Anges tant qu'il en est. — Ils vont au-devant de l'Époux, — et tous dansent par Amour.

« En cette cour est allégresse, — et excès d'amour. — Tous vont à la danse — par amour du Sauveur. . . .

« Ils ont tous des guirlandes — et paraissent tous jeunes. . . .

« En cette cour, — toute chose est pleine d'amour. »

Ces quelques traits suffisent pour indiquer les sources de poésie religieuse qui pouvaient abreuver en de pareils moments le cœur d'un jeune religieux voué à exprimer sa pensée par des images sensibles. Mais il ne faut pas manquer de mentionner aussi les influences spéciales à son art qu'il pouvait recevoir en Ombrie en ces mêmes années. Nous avons vu à Florence l'art de la peinture un peu attardé et dans une situation expectante entre les mains des derniers giottesques. En traversant au contraire le sud de la Toscane et une grande partie de l'Ombrie, il est peu douteux que l'on dût rencontrer des écoles plus vivantes et des apparences plus claires d'un renouvellement prochain. Frà Giovanni avait dû en plusieurs lieux déjà connaître des œuvres issues de la grande école siennoise. (Nous en parlons au chapitre suivant.) Mais en Ombrie même, il nous est facile de reconnaître qu'il était appelé à vivre au milieu d'un grand nombre de peintres et dans une contrée où l'art de la peinture était activement cultivé. Il y a plus : la piété franciscaine avait créé

en Ombrie un centre d'art très important. Le style gothique, d'importation septentrionale, y avait donné sa plus grande, sa plus belle production, l'admirable basilique d'Assise. Telle que Frà Giovanni put la voir, elle était comme une école complète d'art de la peinture; depuis deux cents ans tous les artistes de toutes les parties de l'Italie s'y étaient rencontrés pour la décorer de leurs plus belles inventions. Par-dessus tous planait, grave, douce et sublime, l'âme même de Giotto comme une lampe de lumière sans cesse allumée sur le tombeau du Père séraphique.

Mais l'image de l'art n'était pas seulement à Assise. L'Ombrie était alors toute remplie d'admirables églises, soit du nouveau style ogival, soit de l'ancien art italique, que l'on appelait Lombard. Aucune ne manquait de son vêtement de fresques. Il ne faudrait pas croire qu'à ce sujet l'Ombrie fût inférieure à la Toscane. Nous ne devons pas nous en tenir à ce que nous dit Vasari. Il était Toscan et il aimait tout rapporter à la Toscane. Il ne nous a guère laissé voir qu'au XIII^e et au XIV^e siècle il y avait des peintres ailleurs qu'à Florence et dans le Val d'Arno. Quand Frà Giovanni fut en Ombrie, il y rencontra une école ombrienne, toute naïve, pieuse, vivante. A ce moment même vivait un peintre très notable, Ottaviano Nelli; on ne sait si Frà Giovanni put voir ses œuvres. Mais je n'en dirai pas autant de Gentile da Fabriano: il est pour Frà Giovanni un contemporain mais un aîné. Au moment où nous nous plaçons, Gentile était déjà connu assurément dans la Marche d'Ancone et tout alentour: il avait travaillé à Pérouse. Il faut le noter parmi ceux dont l'influence sur notre jeune religieux est très probable. Si de pareilles indications sont toujours précieuses, il ne faut cependant les accepter qu'avec réserve. Un très petit nombre de

noms ont surnagé dans l'histoire parmi ceux des innombrables peintres inconnus qui ont peuplé l'Ombrie entre le XIII^e et le XIV^e siècle. A Foligno Mgr Falocci découvre le nom de plusieurs peintres qui ont travaillé au XIV^e et au XV^e siècle. A Pérouse on trouve de même de longues listes de noms oubliés. Il y avait des écoles anciennes à San Severino et à Fabriano, à Gubbio aussi, où le nom d'un seul peintre est digne de mémoire, Allegretto Nuzi. Il faut donc se garder de rien préciser. Ce qu'il nous importe de savoir c'est qu'il y avait une école ombrienne, d'une production très abondante, que cette école est celle d'où allaient sortir un peu plus tard Piero della Francesca, Benedetto Bonfigli et enfin le Pintoricchio et le Pérugin. Nous apprenons qu'elle était déjà très active au XIV^e siècle, et qu'en 1326 par exemple un Paolo Trinci, évêque et seigneur de la ville, avait fait revêtir toute son église de fresques.

Tous les Trinci aimaient la peinture, comme ils aimaient les lettres antiques, la poésie et les belles bâtisses. En 1406, trois ans avant l'arrivée de notre jeune peintre, Ugolino Trinci terminait la restauration du palais de ses pères, et le peu que nous en voyons encore est pour faire rêver tous ceux qui comprennent l'art italien de cette époque. Quelles sont, parmi les fresques du palais, celles que Frà Giovanni put voir? C'est ce que l'on ne peut dire avec certitude. Le palais d'Ugolino fut fort maltraité quelque temps après sa mort; puis il fut restauré plus tard, et l'œuvre des restaurateurs a quelque peu embrouillé la chronologie. Rappelez-nous seulement que Frà Angelico a pu voir dans le palais de Foligno une immense décoration de fresques; on les célébrait à l'égal de celles que les Carrara s'étaient fait peindre à Padoue; on les prétendait même, contre toute vraisemblance, illustrées comme

celles de Padoue par des épigraphes de Pétrarque. C'était, dans les salles du palais, une représentation complète de l'histoire profane, depuis Romulus et Remus jusqu'à un certain *Burbuglione*, qui n'est autre que notre Godefroi de Bouillon. Dans la chapelle, c'était toute l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce dut être une merveilleuse chose.

Si je ne me trompe, ce que nous pouvons apercevoir de Foligno, l'évêque Frezzi dans son Académie, le seigneur Ugolino dans son beau palais, les fils fidèles de Dominici dans leur couvent, les bons peintres sur leurs échafaudages, les souvenirs de sainte Catherine, la poésie des *Laudi*, l'amour des études, le sentiment des grandeurs antiques mêlé à la foi chrétienne encore simple, naïve et profonde, tout cela se profilant sur les horizons ombriens jusqu'au pied du mont d'Assise, c'est un des plus beaux et des plus instructifs parmi les paysages historiques que j'ai voulu m'efforcer de tracer.

CHAPITRE VI

CORTONA. — RETOUR A FIESOLE

I

« Ils demeurèrent plusieurs années à Foligno, y vivant selon la règle. Mais ensuite la peste étant survenue et le prier étant mort ainsi que plusieurs religieux, la vie régulière vint à défaillir (*defecit*) dans le couvent de Foligno. »

Tels sont les termes de la Chronique de Fiesole. Il est aisé d'en comprendre le sens. En fuyant de nouveau, et en quittant Foligno, les moines réfugiés n'ont pas cédé devant la peste, car, tels que nous les connaissons, une pareille faiblesse ne pouvait entrer dans leur cœur; mais ils ont fui devant un plus grand danger, l'affaiblissement de l'Observance. En effet ce fut souvent là l'effet de la peste. Les morts, les funérailles, les soins nécessaires de la santé amènent la faiblesse, le désarroi, la lâcheté. Il y a peut-être autre chose encore: on dirait que la mort présente redouble dans l'homme l'amour de la vie et l'y attache désespérément. Il en fut ainsi à Foligno après la mort du prier Antonio della Croce, le prisonnier de 1409. Ses Frères fidèles ne purent supporter de demeurer à Foligno sans son rigoureux et bienfaisant gouvernement.

Le désir de leur âme les eût portés vers leur demeure de Fiesole. Mais la porte leur en restait close. Après leur départ, le Général Tommaso di Fermo avait voulu établir à Fiesole, en remplacement des fugitifs,

quelques dominicains de Santa Maria Novella. Mais cela dura peu et ne pouvait guère durer. Le couvent de Fiesole n'avait d'autre raison d'être que l'Observance. Les quelques moines qu'on avait logés provisoirement dans la pauvre bâtisse inachevée ne tardèrent pas, d'une façon ou d'une autre, à regagner leur véritable couvent. Mais alors la mense épiscopale de Fiesole réclama, en vertu du contrat de 1406, et revendiqua comme sien le terrain concédé à Giovanni Dominici par l'évêque Jacopo Altoviti. L'Ordre des dominicains ne put s'y opposer. Giovanni Dominici, avant le concile de Pise et les malheurs du triple Schisme, alors qu'il était ambassadeur de la République de Florence auprès de Grégoire XII, avait sollicité de lui une bulle pour mettre les dominicains en possession sans condition et à tout jamais. Il paraît même certain qu'il l'avait obtenue. Mais cette bulle ne put se retrouver. Peut-être quelqu'un avait-il eu intérêt à la supprimer. Dominici d'ailleurs n'était guère en mesure de la faire valoir. Il suivait pas à pas dans ses constants voyages ce vieillard persécuté, Grégoire XII, qu'il tenait pour le seul pape. Il le suivait à Rimini d'abord, puis à Gaëte, où Ladislas, qui voulait se servir de lui, lui offrait un abri momentané.

Tandis que Ladislas, installé à Cortona, s'y préparait à pousser plus loin sa pointe, le pape de Pise Alexandre V, avec des appuis multiples, reprenait Rome à la fin de 1409, et menaçait ses derrières. Puis il mourait en 1410, après dix mois de règne. Les cardinaux de son obédience lui donnèrent pour successeur l'homme qui pouvait être le plus redoutable à tous les fidèles de Grégoire XII, le légat de Bologne que Grégoire XII avait excommunié en vain, le Napolitain audacieux Baldassar Cossa, plus partisan qu'homme d'Église. Jean XXIII marcha hardiment contre Ladislas

avec les troupes du duc d'Anjou. Ladislas avait fait précipitamment la paix avec les Florentins et avait concentré tous ses efforts à la défense de ses états ; malgré tout, il se voyait vaincu en 1411. Il lui fallait, pour se tirer d'affaire, demander la paix à Jean XXIII ; et donc il alla lui-même à Gaëte, en juin 1412, signifier à Grégoire XII, avec force respects, qu'il dût aussitôt quitter ses états. Grégoire XII prit la fuite de nouveau : des marchands de Venise le recueillirent sur leurs bateaux et consentirent à le porter jusqu'aux côtes de Dalmatie. Là le vieux pontife et les trois cardinaux de sa suite avec leurs serviteurs ne purent trouver que cinq barques de pêcheurs, pour traverser l'Adriatique au péril de leurs jours et aborder à Cesenatico, dans les États du fidèle ami Carlo Malatesta.

Que faisait Dominici ? Tantôt il suivait son maître et tantôt sur son ordre il partait vers la Hongrie, la Pologne, l'Allemagne, pour y chercher auprès de l'empereur Sigismond le seul appui que l'on pût espérer. Mais il n'oubliait pas ses Frères. Il n'était pas sans relations avec Florence : on voit, dans les fameuses *Commissioni*, que Rinaldo degli Albizzi avait été envoyé auprès de lui en 1412 à Rimini pour négocier. Il n'était pas tout à fait oublié. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre qu'en 1413 il faisait des démarches pour que le couvent de Fiesole fût rendu aux exilés de Foligno. Sans doute le moment parut opportun : le peu que nous savons de l'histoire des évêques de Fiesole nous permet d'en entrevoir les raisons. L'évêque Jacopo Altoviti était mort en 1408. En 1409 l'évêché avait été mis, par voie de *Commende*, ainsi qu'il se faisait alors, entre les mains d'un grand prélat, qui ne devait être rien moins que favorable à Dominici et à ses Frères. C'était le cardinal Antonio Caetani, un noble et puissant Romain, parent de Boni-

face VIII. Il avait été l'ami des dominicains et le demeura, puisqu'il repose dans leur couvent de la Minerve à Rome. Mais il était de ceux qui avaient pris parti pour le concile de Pise. Grégoire XII l'avait en conséquence dépouillé de tous ses droits et de tous ses titres. Alexandre V les lui avait rendus et y avait ajouté la Commende, c'est-à-dire les revenus, de l'évêché de Fiesole. Ce n'était évidemment pas à ce prélat que l'on pouvait demander une grâce pour les moines exilés. C'est donc seulement après sa mort, survenue en 1412, que les démarches purent se produire en leur faveur. Mais l'évêque de Fiesole ne voulut pas céder encore, ni en 1413, ni en 1414. Alors les Frères y renoncèrent, et le séjour de Foligno leur devenant insoutenable, ils prirent la décision d'aller vivre à Cortona. A défaut de la demeure où ils avaient reçu l'habit, où ils étaient nés à la vie religieuse, il leur restait la demeure de leur noviciat, où ils avaient appris la règle, la discipline, le doux joug du Christ et de saint Dominique. Bethléem leur était fermé. Il leur restait Nazareth.

Cortona était alors florentine. Ladislas, en quittant la ville, la céda à la République. Suivant son usage politique, qui était celle de Philippe de Macédoine, Florence alternait ses succès militaires et ses succès financiers. Comme jadis elle avait acheté aux Conti Guidi les dernières places du Mugello, et en 1400 Arezzo à notre Enguerrand de Coucy, elle s'appropriait, moyennant soixante mille florins, Cortona, la vieille ville étrusque. Elle lui donna la paix. Les philosophes peuvent penser ce qu'ils veulent de cette politique; elle apportait avec elle l'ordre et la prospérité.

Frà Giovanni va donc retrouver le bienfait, connu dès son enfance, de la paix florentine. Il va passer quatre ans de prière et de travail dans cette ville de Cortona

qu'il a vue naguère assiégée et entourée de ravages. C'est le lieu de son noviciat. Sept ans se sont passés depuis son entrée en religion; il approche sans doute de la fin de ses études. Les études de théologie devaient durer trois ans, ce qui, ajouté à l'année du noviciat et aux deux années d'études préliminaires, faisait un total de six ans pour le cours des études. Il est vrai que dans l'histoire de certains Frères les dates et les délais diffèrent sensiblement. Quelques-uns notamment pensaient qu'à l'exemple de saint Dominique on devait considérer les neuf premières années de vie religieuse comme toutes consacrées au silence et au recueillement.

Quelle que pût être la situation de Frà Giovanni au moment où nous arrivons, il n'était pas en tout cas bien éloigné du sacerdoce. Il avait l'âge et au delà. Un Chapitre général de 1417 fixe dix-sept ans accomplis pour le sous-diaconat, vingt ans pour le diaconat, vingt-quatre ans pour la prêtrise. Assurément le terme sacré est venu; le temps de la probation est passé. Le moine peut à sa manière parler aux hommes et enseigner ce qu'il a appris. Dès à présent on peut croire qu'il a le droit et le loisir de pratiquer sa profession de peintre. Il n'a plus « les yeux baissés »; il les a levés sur le monde, sur la nature et sur les hommes, dans un immense élan de charité. Tâchons de les ouvrir après lui et de nous figurer les images naturelles, humaines et religieuses que Cortona pouvait lui présenter.

Cortona est un lieu admirable par sa situation naturelle et a gardé jusqu'à nos jours assez de souvenirs et de l'antiquité et du moyen-âge pour qu'on puisse se la représenter telle qu'elle dut être aux jours de Frà Giovanni et de saint Antonin. Elle est placée à mi-côte d'une grande montagne escarpée, un des nombreux rameaux de l'Apennin toscan, qui descend du haut